

PATRICE BRANCHE

JICKY

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521240

Dépôt légal : décembre 2025

« *Hugo, baby, it's just you I'm thinking of* » : dans une écriture ronde et souple, légèrement penchée, un petit verset du King, au dos de cette carte de visite de l'hôtel, me susurrerait qu'elle pensait à moi. Il était suivi d'un « *Just call me !* » impératif, ponctué d'un cœur. Hugo ! Ainsi, elle savait mon prénom et avait attendu mon appel ! Je réalisais à l'instant, le dérisoire de la vie et son injustice : parce que je n'avais pas lu à temps ce petit bout de papier glissé au fond d'une poche humide de ma veste de quart me donnant son prénom et son numéro de téléphone, ma vie en avait été bouleversée. J'imaginais, le temps d'un instant, dans un hasard improbable, la croiser sous les arbres illuminés des Champs-Élysées et tournoyer sous les lampions de la Saint-Sylvestre et que nous dansions jusqu'à l'aube avant d'aller nous blottir dans ses draps parfumés. Et, à la fois, je ne voulais rien changer à ce début d'année là. Non. Je ne regrettais rien, je ne reniais rien, je n'aurais pas voulu qu'il soit autre qu'il avait été. Il fallait que mon histoire soit celle-là, et que le hasard vienne la caramboler à l'instant.

Samedi 9 novembre 1985

— Bienvenue à bord, Monsieur !

— Merci...

J'étais en souriant la dernière syllabe du remerciement, avec douceur et presque timidité. Non pas que les hôtesses m'aient intimidé, mais l'instant appelait la quiétude, la sérénité pour panser l'inquiétude et l'appréhension qui mûrissaient toujours à proximité de l'heure du départ. Ces sentiments, bien que légers, étaient montés par bouffées dans la salle d'embarquement, dans la passerelle d'accès, à la vue de la cabine étroite, du plafond et des coffres bas, des sons étouffés, d'une certaine fébrilité ou excitation bruyante des passagers devant moi... C'était comme cela à chaque fois que je partais, mais je savais qu'une fois l'avion en l'air, cela s'estomperait et je commencerai à respirer plus librement. Siège 14 B. Je me sanglais sur mon fauteuil, juste à droite, en avant des ailes. Pas d'angoisse, mais une légère oppression. Je me focalisais sur la complexité et la technicité sûre de l'avion, le travail consciencieux des ingénieurs, des techniciens aéronautiques qui l'avaient conçu et construit, des services de maintenance qui l'entretenaient et finalement les lois de la mécanique des fluides et de la portance des ailes que je voyais rassurantes. Je tentais ainsi de combattre l'irrationnel qui s'insinuait.

L'hôtesse chef de cabine, la quarantaine légère, connaissait ces passagers dont j'étais et savait les rassurer d'une voix suave, formatée, standardisée, interchangeable d'une compagnie, d'un avion à l'autre. Mon inquiétude était la même que celle que j'éprouvais sur un quai, à l'approche d'un départ en voilier. Ce vol m'amenait, en effet, à Las Palmas en ces premiers jours pluvieux de novembre mille neuf cent quatre-vingt-cinq. Je devais retrouver une flottille de bateaux qui faisaient escale vers les Antilles pour une saison de charter

au soleil de l'hiver. J'embarquais comme équipier pour en assurer le convoi.

— Cela va bien se passer, monsieur.

Oui, ça va aller ! Merci... Étonné. Mon malaise était-il si apparent ? Mon attitude si peu placide ? Pour faire diversion, je tentais, depuis un moment, de me détendre, de contrôler ma respiration. Des souvenirs réflexes de séances de training autogène. Une jeune hôtesse s'était penchée vers moi et me chuchotait presque à l'oreille. Je lui rendis son sourire.

Assis quelque part dans la cabine, trois autres marins en herbe étaient du voyage. Brigitte, trente-cinq ans, médecin, qui « prenait du recul dans sa vie de couple et non le large », comme elle nous l'avait affirmé et pour laquelle une traversée de l'Atlantique pouvait être celle d'un désert salubre. Philippe, photographe spécialisé dans les sujets scientifiques et Claire, une fraîche et jolie brune qui se livrait peu. Nous nous étions rencontrés quelque temps avant le départ dans le hall d'Orly, présentés par le loueur de bateaux qui était venu nous accompagner.

Nous venions de quitter la piste, plein est, et le DC-10 vira sur l'aile, direction le sud. J'étais un peu frustré de ne pas être installé contre le hublot ; mon voisin, plongé dans une revue, ne s'intéresserait nullement aux paysages que nous survolions, or, c'était tout ce que j'aimais en vol. La pluie, toutefois, courrait sur la vitre en fines traînées horizontales de gouttelettes, ce qui, constatais-je, diminuait fortement l'attrait pour le siège d'à côté. Des turbulences au-dessus de la forêt de Sénart ou de Fontainebleau, sans doute, réveillèrent le ténu malaise qui commençait à se dissiper... Je m'enfonçais dans mon siège, resserrais la ceinture et me plongeais en rêverie dans ce qui m'attendait à Las Palmas : une traversée de l'Atlantique au souffle des alizés. Je ne savais pas bien où je mettais mes *Docksides*. Je m'étais lancé dans cette aventure bien que n'étant qu'un marin de rien avec une expérience très réduite pour affronter le grand large. Fin septembre, j'avais embarqué sur un vieux gréement et parcouru les îles grecques aux caprices des derniers souffles du Meltem. Les criques, l'eau transparente, les remontées au près, *Brothers in arms*

sous le vent à faire éclater les haut-parleurs posés à l'entrée de la descente, le retsina partagé avec les amis, mes trente bougies soufflées sur un monceau de *baklavas*, de *kataifis* parfumés à l'eau de rose et fleur d'oranger, les *souvlakis pitas* sur les quais îliens avaient imprimé à jamais des souvenirs qui en appelaient d'autres... La saison terminée, le loueur avait rapatrié sa flotte de charters à Marseille et la préparait pour la grande traversée et l'hiver en mer des Caraïbes. Il cherchait pour cela des équipiers. Aussi n'avais-je pas laissé passer l'opportunité, j'en rêvais. Je rejoindrais la flotte à l'escale de Las Palmas. Les voyages sont parfois synonymes d'arrachement et de boule au ventre, et aujourd'hui j'étais servi. Ces turbulences légères n'étaient rien à côté de ce qui m'attendait, du moins aux premiers jours de navigation. J'avais, à cette fin, acheté des patchs qu'il fallait coller derrière l'oreille pour éviter le mal de mer. bercé par les chaudes réminiscences hellènes et celles de *Meddle*, écouteurs sur les oreilles, je m'endormis.

Je me réveillais deux heures avant l'arrivée. À gauche, dans le hublot, c'était l'Espagne que nous survolions... L'hôtesse qui m'avait chuchoté à l'oreille poussait son chariot dans l'allée, souriante, proposant boissons et cigarettes. J'attendis qu'elle soit libre pour lui faire signe.

— Mademoiselle, s'il vous plaît. Pensez-vous qu'il soit possible de visiter le cockpit ? lui demandais-je à voix basse.

— Je vais voir, monsieur.

Elle était bien jolie dans son tailleur en jersey épais bleu marine, chemisier pied-de-coq bleu du ciel et blanc. Elle m'accordait une attention particulière que je mis raisonnablement sur le compte de son professionnalisme. Quelques instants plus tard, elle me fit signe discrètement et je la rejoignis entre deux rideaux devant la cabine de pilotage dont la porte était ouverte. Grande et vraiment jolie. Nous restâmes quelques secondes proches dans cet espace confiné et étroit, gauches, les yeux dans les yeux. Son regard franc. Un trouble léger m'orienta vers le cockpit lumineux. Elle me présenta à l'équipage et s'éclipsa dans une légère senteur veloutée de Guerlain qui m'était familière.

— Merci, mademoiselle, dis-je en me retournant. Bonjour messieurs... Je vous remercie, c'est sympa de me permettre...

— Bonjour ! Tenez, prenez ce siège derrière moi, me dit le commandant de bord, direct. Pour votre peine, vous restez ici jusqu'à la fin de la *check-list* à l'arrivée !

Était-ce un privilège ou une punition dans un tel lieu ? Le charme de l'hôtesse avait-il quelque chose à voir avec cette permission d'être ici ? Était-ce exceptionnel ? Je savourais ma chance d'avoir bien plus qu'une visite du cockpit, un voyage presque entier derrière le pilote, aux premières loges ! Le copilote et le mécanicien saluèrent en souriant le gamin ébloui qui m'habitait à l'instant.

— Attachez votre ceinture, s.v.p. !

Avantage du lieu, le siège était particulièrement moelleux et confortable. Je serrais ma ceinture. L'officier mécanicien me tourna le dos et se concentra à nouveau sur son panneau de boutons, de cadrans en séries de trois, ses épaisses notices techniques sous le coude. L'espace lumineux et confiné de la cabine assourdissait l'atmosphère et les bruits de l'avion.

Par la fenêtre – rien à voir avec les petits hublots étriés des passagers – l'Espagne filait en silence, lentement, quelques kilomètres en dessous de nous. Le temps avait changé, nous étions dans le Sud. Nous avions dû atteindre la côte et entrer en Espagne un quart d'heure ou vingt minutes plus tôt, du côté de Santander ou Gijón. Au loin, sans doute Valladolid, ou Salamanque. Horizon brumeux, blanchâtre, bleuté. Ah ! non, Salamanque, ça doit être cette grosse agglomération, là-bas, à la pointe de cette large rivière ; ici, peut-être le Douro qui descendrait vers le sud-est.

Je passerai des heures sur une telle carte à rêver. Davantage encore avec *Pink Floyd* dans les écouteurs ! Les yeux dans le vague, je revoyais l'hôtesse et son sourire qui venait de me troubler. J'avais l'impression que nous nous étions parlé en silence, mais que les conventions avaient étouffé les mots. Son regard franc m'avait saisi. Je me demandais si l'on recrutait toujours des filles taille mannequin ou si les compagnies aériennes avaient évolué dans leurs archaïsmes des années cinquante. Mais non ! Laisant Miss Guerlain vaquer

à son service, chassant mes rêves, je me focalisais à nouveau sur cette mappemonde géante et réelle, sans aucune indication ni échelle, avec des villes que j'imaginai grouillantes, des paysans dans leurs champs, des voitures sur les routes rectilignes, des usines fumantes, des plateaux immenses et désertiques où les ombres s'étiraient déjà, des patchworks de cultures tout en nuances pastel, des saignées de verdure le long de cours d'eau sinueux serpentant vers l'ouest, vers le Portugal, sous l'avion, des collines ou des montagnes, des lieux inconnus, des merveilles invisibles... Je me demandais quelle histoire avait construit ces paysages, ces villages ; qui étaient ces gens et qu'est-ce qui avait conduit ici ces Ibères. L'homme, depuis des millénaires, avait façonné les paysages, nulle part un lieu non cultivé, inhabité. Et sans doute chacun attaché à son territoire, là où il était, riche ou pauvre qu'il soit. Chaque fois, parcourir la terre du haut du ciel m'émerveillait : l'homme la possédait et la mettait en valeur, sous quelque latitude que ce soit. Il y avait toujours quelqu'un quelque part et je me demandais quelle pouvait être sa vie ; comme partout, il allait et venait, riait, pleurait, aimait ou faisait la guerre, à quelques kilomètres sous les ailes des avions qui rayaient ses ciels.

L'Espagne, cette Espagne moderne, jeune démocratie qui dix ans après la mort de Franco, se préparait à rejoindre la Communauté européenne dans quelques semaines.

Le Soleil déclinait et entraînait dans le cockpit à l'horizontale ; le copilote avait rabattu son pare-soleil sur le côté. J'imaginai, sur ce bord-là, les nuages à contre-jour, sombres et liserés de blanc lumineux, les reflets brillants sur les rivières, et, si l'on voyait l'océan, des à-plats violents et scintillant sur la rotondité des mers qui appelaient à naviguer vers les îles.

Devant moi, pilote automatique engagé, pilote et copilote discutaient. En fond, apaisant, un ronronnement de turbines tournant à haute vitesse et de roulements à billes bien huilés. Je retirais mes écouteurs et tentais une question :

— Excusez-moi, où sommes-nous ?